

soleil qui brillera sur Black Hawk. [...] Il est maintenant prisonnier des hommes blancs. [...] Il n'a rien fait dont un Indien puisse avoir honte. Il s'est battu pour ses semblables, les squaws et les papooses, contre les hommes blancs qui venaient, année après année, pour les tromper et s'emparer de leurs terres. Vous savez les raisons pour lesquelles nous vous avons fait la guerre. Tous les hommes blancs les savent et ils devraient en avoir honte. Les Indiens ne sont pas malhonnêtes. Les hommes blancs disent des mensonges sur l'Indien et le considèrent avec mépris. Mais l'Indien ne ment pas et l'Indien ne vole pas. [...] Un Indien qui serait aussi mauvais que les hommes blancs ne pourrait pas vivre parmi nous. Il serait mis à mort et dévoré par les loups. Les hommes blancs sont de mauvais maîtres d'école. Ils apportent des livres menteurs et agissent mal. Ils sourient au pauvre Indien dans le seul but de le tromper. Ils lui secouent les mains pour lui donner confiance ; pour le faire boire ; pour le tromper et soudoyer nos femmes. Nous leur avons dit de nous laisser et de se tenir éloignés, mais ils ont continué et nous ont harcelés. Ils se sont installés parmi nous, comme le serpent. Ils nous ont empoisonnés par leur simple contact. Nous n'étions plus en sécurité. Nous vivions dans la crainte. Nous étions en train de devenir comme eux, hypocrites et menteurs, adultères et paresseux, toujours à bavarder sans jamais travailler. Les hommes blancs ne scalpent pas mais ils font pire encore : ils empoisonnent les cœurs. Adieu, ma nation ! Adieu à Black Hawk. »

L'amertume de Black Hawk résulte en partie de la manière dont il avait été capturé. Sans soutien dans sa lutte contre les Blancs, voyant ses compagnons mourir de faim et être chassés puis poursuivis de l'autre côté du Mississippi, Black Hawk brandit le drapeau blanc. Le commandant des troupes américaines déclara par la suite : « Comme nous nous approchions, ils agitaient un drapeau blanc et se comportaient de manière à nous faire oublier notre objectif. Mais ce n'est pas au vieux singe... » Les soldats firent feu, tuant femmes, enfants et guerriers. Black Hawk parvint à s'enfuir mais fut finalement capturé par des Sioux à la solde de l'armée américaine. Un agent du gouvernement déclara alors aux Indiens sacs et fox que le « Grand-Père [...] ne le [supporterait] plus. Il a essayé de les réformer mais ils sont devenus pires encore. Il est résolu à les effacer de la surface de la terre. [...] S'ils ne peuvent pas devenir bons, ils doivent être tués ».

Le déplacement des Indiens fut justifié en ces termes par Lewis Cass – secrétaire à la Guerre, gouverneur des territoires du Michigan, ambassadeur en France et candidat à la présidence : « Le

principe de perfection progressive semble inhérent à la nature humaine. [...] Nous luttons tous, dans la longue carrière de la vie, pour acquérir abondance d'honneurs, de pouvoir ou tout autre objet dont la possession servira à la satisfaction des désirs nés de notre imagination. La somme de ces efforts garantit le progrès de la société. Il semble, cependant, que rien ou presque de tout cela ne soit dans la nature de nos sauvages. »

Honoré par ses pairs (Harvard le nomma docteur *honoris causa* de droit en 1836, au plus fort du déplacement des Indiens), Lewis Cass, aussi pompeux que prétentieux, se prétendait expert en matière d'Indiens. Il fit pourtant systématiquement preuve, selon Richard Drinnon (*Violence in American Experience : Winning the West*), d'une « fort remarquable ignorance de la vie indienne ». En tant que gouverneur des territoires du Michigan, Cass s'empara par traité de centaines de milliers d'hectares appartenant aux Indiens. « Nous devons régulièrement défendre leurs intérêts contre leur propre inclination », affirmait-il.

Dans un article publié dans la *North American Review* en 1830, il justifiait le déplacement des Indiens, affirmant qu'il ne fallait pas regretter « les progrès et les transformations de la civilisation ou le triomphe des arts et de l'industrie par lesquels ces contrées ont été mises en valeur et grâce auxquels la liberté, la religion et la science y étendent désormais leur influence ». Il aurait souhaité que tout cela se fût accompli « au prix de sacrifices moindres et que la population indigène s'adaptât au changement inévitable de sa condition. [...] Mais cet espoir est vain. Un peuple barbare, dépendant pour sa subsistance des produits aussi chiches que précaires de la chasse, ne peut survivre au contact d'une communauté civilisée ».

En 1969, Richard Drinnon reconnaît dans ces propos « tous les arguments indispensables à la justification de la destruction des villages et du déracinement des indigènes, qu'ils soient cherokees, séminoles ou, plus tard, cheyennes, philippins et vietnamiens ».

Lors de la négociation d'un traité avec les Shawnees et les Cherokees, Cass promit que, si les Indiens acceptaient au moins de s'installer sur un nouveau territoire de l'autre côté du Mississippi, « les États-Unis ne leur [prendraient] jamais cette nouvelle terre. [...] Je le promets, continuait-il, au nom de votre Père, le président. Ce pays est confié aux Rouges, afin qu'ils en jouissent à jamais et, après eux, les enfants de leurs enfants ».

Le propriétaire de la *North American Review* lui dit que son projet ne faisait « que retarder le destin fatal des Indiens. Dans cinquante ans, leurs conditions de vie de l'autre côté du Mississippi